

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

UNE HISTOIRE QUI N'A PAS DE SENS

Elocin

EXTRAIT
du livre papier
que vous trouverez
en intégral
À PETIT PRIX

*"sans titre" (extrait)
photographie de l'autrice*

UNE HISTOIRE QUI N'A PAS DE SENS

À toi ma mère qui comprend ce
qu'on dit avant qu'on le pense.

ANNE SYLVESTRE

Ne demande jamais ton chemin à
quelqu'un qui le connaît, car tu
ne pourrais pas t'égarer

NAHMAN DE BRASLAW

AVANT-PROLOGUE
(couramment appelé avis au lecteur)

Certains lecteurs impatients font l'économie de la préface, attaquant directement le livre par le premier chapitre. Non, ne le niez pas, je le sais pour l'avoir fait moi-même à mon grand regret. Je me suis aperçue par la suite que la préface faisait souvent partie intégrale de la narration et qu'elle peut parfois l'éclairer d'une autre lumière. Mea-culpa, je ne le ferai plus, ne serait-ce que par respect envers celui qui a pris la peine de la rédiger, que ce soit ou non l'auteur de l'histoire.

PROLOGUE

Non, cette histoire n'a pas de sens, ni gauche-droite, ni haut-bas ou recto-verso, pas plus que de sens tactile, gustatif, olfactif, visuel ou auditif. Elle ne connaît ni le sens giratoire ni celui des aiguilles d'une montre. Elle n'est que sens dessus dessous et réciproquement et ne possède aucun bon sens. N'y cherchez pas de sixième sens ou un quelconque sens caché mais contentez-vous de la parcourir dans tous les sens, y compris les sens interdits (s'il en est) si, malgré tout, vous pensez pouvoir découvrir ce sens caché, dans quelle direction comptez-vous orienter vos recherches ? Signification ? Orientation ? Sensation ?... Laissez-vous plutôt tranquillement porter et accompagnez-moi dans cette histoire. Si vous croyez y reconnaître certains personnages, quelques lieux ou objets, ne vous y trompez pas. Bien qu'ils soient nés en partie dans la réalité, je les ai mis dans ma boîte crânienne et je les ai tant et si bien agités qu'ils ont tout perdu de leur vérité première pour se mettre à vivre leur propre existence. Il leur arrive d'échapper à mon contrôle. Il ne me reste alors plus qu'à les observer, les suivre, m'en étonner, m'en amuser et parfois m'en effrayer.

Je pense que l'on n'est jamais vraiment mort tant que l'on n'est pas oublié des vivants, aussi, ceux qui me connaissent ne m'en voudront-ils pas s'ils devinent, cachés au cœur de certains de mes personnages, des proches disparus récemment ou même depuis fort longtemps.

Chapitre 1 : L'armoire

J'ai 25 ans. J'habite seule avec maman, dans un très vieil appartement (Comme disait Charles Aznavour), rue de l'Annonciade, juste au-dessus de la place des terreaux à Lyon. La lumière peine à atteindre l'unique fenêtre de notre premier étage, elle a déjà tout donné aux niveaux supérieurs avant d'être assombrie par les murs de la cour intérieure. La fraîcheur d'un silence sépulcral règne sur l'unique pièce, troublé parfois par le coup de sifflet du laitier ou le bruit mécanique de la machine à coudre de maman. C'est dans ce décor que le cours de ma vie a basculé. J'entends encore le tchac, tchac, tchac régulier de la machine. Je revois ma mère cousant des rideaux destinés à dissimuler le fond de l'alcôve où elle s'endort le soir. Quant à mon couchage, il se résume en un simple matelas posé au-dessus du toit de son lit. Au centre de la pièce une lourde table carrée aux angles arrondis, entourée de quatre chaises du même bois sombre. C'est à peine si l'on devine les motifs gravés dans le cuir marron de l'assise et du dossier tant ils ont été patinés par les ans. On aurait presque l'impression de vivre dans un univers en noir et blanc si l'œil n'était attiré par la lumière issue de la colossale armoire à glace trônant, impériale, contre le mur du fond. Elle emplit la pièce de son imposante présence. Tel un diadème, la corniche sculptée qui la coiffe frôle le haut plafond tandis qu'un tiroir souligne son soubassement, aplatissant les quatre pieds sur lesquels repose sa majesté. Elle est la véritable vedette des lieux. Quiconque franchit la porte d'entrée se sent comme happé par elle. Ce n'est pas lui qui la regarde mais elle qui l'observe à travers son miroir biseauté, légèrement piqué par les ans. De part et d'autre du miroir, une fine colonne cannelée, à peine décalée vers l'avant, allège l'ensemble.

Lorsque nous étions encore enfants, mon frère aîné, ma sœur et moi, avions l'interdiction absolue de toucher ces

deux colonnes. À la moindre tentative le regard sévère que notre père posait sur nous suffisait à nous en dissuader. Il n'avait nul besoin de parler, jamais il ne se fâchait, mais il avait cette autorité naturelle, empreinte de douceur, qui nous obligeait au respect. Cet interdit avait excité notre imagination et nous nous étions promis d'en découvrir le mystère. Un jour, où nous étions exceptionnellement seuls dans la pièce, j'osai poser la main sur la colonne de gauche. J'en effleurai la surface, mes doigts jouant avec les creux et les reliefs puis je l'enserrai de mes deux petites mains et tirai vers moi. Ce qui se produisit alors sous le regard subjugué de mon frère et de ma sœur nous inquiéta dans un premier temps. La colonne avait bougé et je crus l'avoir cassée, redoutant le jugement paternel. Mais au lieu de tomber, la colonne pivota sur elle-même laissant apparaître la tranche d'un autre miroir que je m'empressai de tirer vers moi. Le miroir ainsi libéré nous renvoyait notre image démultipliée. Mon frère agit de même sur la colonne de droite et nous jouâmes un moment avec nos images reproduites à l'infini, riant et grimaçant en orientant les deux miroirs, jusqu'à ce que nous entendions des pas dans l'escalier annonçant le retour de nos parents. Par la suite nous attendions avec impatience les rares moments où nos parents nous laissaient seuls, pour inventer des histoires fantastiques tout en jouant avec nos multiples représentations. Je ne me doutais pas encore de l'importance que ce miroir allait prendre dans ma vie d'adulte.

Chapitre 2 : Le chapeau

Ma grand-mère était modiste. Depuis mon plus jeune âge elle me confectionnait de jolis béguins de dentelle noués sous le menton, d'autres avec deux trous pour laisser passer les couettes ou bien une seule ouverture pour libérer la queue de cheval. Mon goût pour les chapeaux

me vient sans doute de là. J'en possède de toutes sortes, du feutre élégant à la simple casquette, en passant par la capeline ou le canotier. Non seulement ils me protègent des intempéries ou des rayons du soleil mais ils forment, dans mon imaginaire, un rempart contre les forces maléfiques. C'est en parcourant l'exposition "le monde en tête", au musée des confluences que j'ai compris d'où me venait cette impression irrationnelle, en totale contradiction avec mon naturel cartésien : A travers cette riche collection de coiffures issues du passé et des quatre coins du monde¹, j'ai compris que, depuis la nuit des temps, l'être humain se couvrait la tête pour se protéger des agressions des puissances de l'invisible, autant que des dangers de la réalité. J'ai découvert les croyances, les coutumes et les rituels liés aux divers couvre-chefs. Quant à moi, je ne possède ni diadème, ni casque guerrier ; seuls quelques bibis rigolos, des chapeaux de soleil ou bien de pluie, des bonnets de laine ou de coton, bien rangés sur la dernière étagère de l'armoire, attendent de savoir lequel sera de sortie, selon l'humeur du jour ou bien les circonstances. Borsalino, sombrero, panama ou autre coiffe rapportée de voyage ornent le mur au-dessus de mon lit. Mais aujourd'hui c'est une coiffure bien particulière que je vais arborer. J'ai vingt-cinq ans et, comme le veut la coutume, je vais fêter sainte Catherine puisque je suis célibataire. Pour la circonstance mes collègues m'ont confectionné une superbe coiffe agrémentée de divers éléments de mon existence : sur la base d'une palette sont plantés quelques pinceaux, une cuillère, une fourchette et des crayons. En arrière-plan un livre ouvert et une partition de Chopin pliée en éventail côtoient une raquette de tennis miniature et une mini paire de skis. Je suis seule à la maison et j'en profite pour

¹ Comment le monde qui est sphérique peut-il avoir quatre coins ?

essayer cette impressionnante construction. Ne vais-je pas crouler sous le poids ? Le montage tiendra-t-il l'équilibre ? Je réussis à accrocher le tout tant bien que mal. Je m'approche de la grande armoire pour observer le résultat dans la glace, j'aperçois alors, derrière moi, le reflet d'une silhouette immobile. Je me retourne, personne ! Je suis seule dans la pièce. Ai-je rêvé ? Est-ce le grand perroquet sur lequel sont accrochés nos manteaux que, dans la pénombre, j'ai pris pour un fantôme ?

Chapitre 3 : L'appel

Je peine à trouver le sommeil. Je me tourne et me retourne cent fois dans mon lit ; je m'assois, me frotte les cheveux, puis les bras, qui me démangent, comme à chaque fois que je ne peux pas dormir.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ma fille ? Ce sont les catherinettes qui te tracassent ?

— Peut-être ! réponds-je, ne t'inquiète pas !

J'ai réussi à réveiller maman à force de gigoter au-dessus de son lit. Mais ce ne sont pas les catherinettes qui troublent mon sommeil. Je ne cesse de songer à cette silhouette que j'ai cru apercevoir dans le miroir. Maintenant, en y repensant il me semble qu'elle avait une allure familière. Cette image me hante comme un fantôme bienveillant. Je vais essayer de m'endormir ; une explication me viendra peut-être en dormant, comme c'est très souvent le cas. Je finis par m'assoupir d'un sommeil agité. Tout un peuple de fantômes est venu défiler dans mes rêves. A mon réveil je crois avoir reconnu cette discrète silhouette entrevue derrière moi. Mais je veux être sûre de ne pas me tromper. Pour dissiper toute forme de doute, je dois renouveler l'expérience de la veille. Nous partons habituellement en même temps au travail, maman et moi, mais je traîne, prétextant ne pas trouver ma carte de bus afin d'être seule

face au miroir. Après avoir attendu quelques instants pour être sûre de son départ, je téléphone pour prévenir de mon retard à l'atelier. C'est un peu tremblante et légèrement angoissée que je vais me placer devant l'armoire à glace. Rien ne se passe, j'ai dû rêver, mon imagination m'a encore joué un tour. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Il m'est difficile d'analyser l'état d'esprit dans lequel je me trouve alors. À la fois rassurée et déçue, je m'assois, pour me remettre de ma confusion, sur le petit siège d'angle placé à droite de l'alcôve. C'est alors que se produit à nouveau un étrange phénomène. Une fine buée recouvre peu à peu la surface du miroir. Une ombre semble s'agiter derrière ce brouillard. Ce n'est pas un fantôme mais une armée de silhouettes indistinctes, à la tête desquelles je reconnais mon père. Il me sourit puis me fait signe, comme pour m'encourager à m'approcher. Il ouvre la bouche sans qu'aucun son ne me parvienne. On dirait qu'il m'appelle.

Chapitre 4 : Le passage

Inexorablement attirée par ces images floues qui se meuvent lentement derrière le miroir, je m'approche pour effacer la buée du plat de la main. Malgré la chaleur qui règne dans l'appartement une sensation glaciale me fait frissonner. A chaque seconde la buée semble de plus en plus épaisse. Je frotte un peu plus fort ; la surface du miroir me paraît plus souple, on dirait qu'elle s'enfonce sous la pression de mes doigts. La brume qui s'est formée autour de ma main m'empêche de comprendre ce qui se passe. Subitement, ma main, puis mon bras sont happés de l'autre côté du miroir. Mon corps tout entier ne peut que suivre. J'ai l'impression d'être entrée dans une chambre froide. Je comprends mieux pourquoi on parle d'armoire à glace ! Curieusement il n'y a personne autour de moi. Les fantômes ont disparu. Leur présence, plutôt que de m'effrayer m'aurait rassurée et je me sens bien

seule, désespérée face à ces étranges phénomènes. Que faire ? Je ne peux pas rester là, il me faut aller travailler. J'essaye de frotter ce côté-ci de la glace mais rien ne se passe. Je ne peux tout de même pas la briser, ça porte malheur ! Et puis maman serait fâchée, comment lui expliquerai-je ce qui s'est passé ? Elle ne me croirait pas et le miroir biseauté coûterait trop cher à réparer. J'observe ce curieux endroit afin de trouver une issue quand je perçois un fin rayon de lumière de chaque côté du passage par lequel je suis arrivée là. Je m'avance vers celui de gauche. Plus j'approche et plus il s'élargit, pour finalement ressembler à un couloir dans lequel je m'avance prudemment. Au bout de ce couloir je reconnais la colonne cannelée de mon armoire. Je l'ouvre pour en dégager le miroir que je frotte délicatement. Le même phénomène se reproduit en sens inverse. Me voici de retour. Je vous laisse imaginer dans quel état je pars travailler ce jour-là ! Mes collègues me trouvent bien un peu bizarre mais elles le mettent sur le dos de sainte Catherine (ou plutôt sur sa tête).

Chapitre 5 : Les catherinettes

Je n'ai pas été très efficace aujourd'hui. Je suis brodeuse "cornely"². Mon métier consiste à créer des motifs décoratifs puis à les reproduire sur du tulle en guidant le travail par en dessous, avec la main, suivant mon propre modèle. Pour comble de dérision, mes principales créations sont des voiles de mariée ! Je subis sans arrêt les lourdes réflexions de mes collègues, qui, sans vouloir être méchantes, me peinent et m'agacent tout à la fois.

² Étienne Cornely perfectionna en 1863 la machine à coudre inventée par Barthelemy Thimonier en 1830. Son étonnante machine permettait la réalisation de broderies guidées à la main par la brodeuse. Courbes et arabesques, associées à divers tissus tels que la soie, le tulle ou le satin, parfois même à des paillettes, furent une invitation à la créativité et séduisirent le monde de la haute couture.

— Alors, quand est-ce que tu le brodes ton propre voile ?

— T'en as pas marre de travailler pour les autres ?

C'est encore pire en ce jour de sainte Catherine.

— Tu vas voir, on va bien t'en trouver un d'amoureux !

— On t'a fabriqué un beau chapeau, si tu les attires pas avec ça...

— On va te promener dans la rue et si ça ne suffit pas on ira en boîte.

Comme si j'étais un objet que l'on balade ! Comme si leur lourd chapeau suffisait à m'embellir (Ce serait même plutôt l'inverse). Comme si je ne pouvais rencontrer l'amour que grâce à mon physique ! Et puis je déteste cette expression aller en boîte, boîte de conserve, boîte à sardines peut-être, si l'on se trémousse en chœur, serrés les uns contre les autres ! Ne dit-on pas, pour se moquer d'un camarade, qu'on le met en boîte ?

Aujourd'hui je suis davantage préoccupée par ce qui s'est passé avec le miroir. Mais je ne veux cependant pas gâcher la fête qui se prépare en mon honneur. Je suis ainsi faite, je n'aime pas blesser les gens et j'attache une grande importance à l'ambiance qui règne sur mon lieu de travail. J'y passe la plus grande partie de mon temps. Nous travaillons souvent en chantant et cela me procure un immense plaisir, moi qui ai grandi dans une famille de musiciens. Mon père, premier prix du conservatoire de Lyon, était ténor à l'opéra et ma mère, selon son professeur de piano, avait l'étoffe d'une grande concertiste, si sa santé fragile ne l'en avait empêchée. Aussi je décide de me plier sans rechigner à cette coutume surannée. Cependant, ma tête, bien que présente sous mon chapeau, flotte quelque part devant une certaine armoire à glace que j'ai hâte de retrouver. C'est bon gré, mal gré que je me prête à cette mascarade. Cela me donne la désagréable impression d'avoir atteint une date de péremption, ce que n'aurait d'ailleurs pas nié un pseudo écrivain de notre époque qui doit sa notoriété davantage à son goût pour la provocation qu'à son talent.

Mais j'ai la tête ailleurs, comme aurait pu dire l'initiatrice de cette tradition qui fut décapitée pour avoir refusé de se donner à l'empereur Maxence. Travaillant dans le monde de la mode, je n'ai pas pu échapper à cette fête. Il m'a fallu parader dans les rues du vieux Lyon puis finir la soirée en discothèque, quai Romain Rolland. Plus j'y pense et plus je trouve cette coutume dégradante. Je n'ai qu'une hâte, rentrer chez moi et réitérer l'expérience du miroir. Ma mère passe la soirée chez des amis à Villeurbanne. Elle a toujours craint de se faire agresser après la tombée de la nuit, aussi m'a-t-elle prévenue qu'elle resterait dormir chez ses amis. Cela me laisse la nuit entière pour tenter une nouvelle incursion dans ce monde parallèle.

Chapitre 6 : Les deux Catherine

C'est le cœur battant que je monte les escaliers qui conduisent à mon appartement. Après m'être débarrassée de mon encombrant chapeau que j'ai discrètement transporté dans un grand sac poubelle, je m'installe sur le petit siège de coin pour guetter la moindre anomalie. Je doutais encore de ce qui m'était arrivé. Était-ce un rêve ? Je n'ai cependant pas oublié cette sensation de froid et j'ai pris soin de garder mon manteau. Deux quarts d'heure (comme dirait Éric Emmanuel Schmitt) se sont écoulés, une douce torpeur commence à m'envahir lorsqu'une sorte d'intuition me tire de mon engourdissement. Une ombre s'agite derrière le miroir à nouveau recouvert de brume. J'en caresse délicatement la surface et me retrouve aussitôt dans ce monde inversé, sombre et silencieux. Aucun son ne semble y pénétrer ni vouloir s'en échapper. Comme la silhouette que j'avais aperçue s'éloigne, je m'empresse de la suivre. Elle disparaît soudain dans un passage secondaire que l'obscurité régnante m'a dissimulé. A ma stupeur, deux feux follets surgissent à sa place. Afin de me rassurer, face à mon air

effrayé, elles prennent la forme de deux jeunes filles. Je ne saurais dire pourquoi, leur silhouette m'est curieusement familière. Quelle surprise lorsque je m'en approche de me trouver face à deux autres moi-même. Je les observe attentivement, cherchant, en vain, tout comme au jeu des sept erreurs, le détail qui m'en différencierait. Nous restons quelques instants à nous observer. L'une des deux, saisissant ma confusion, porte la main à son cou. Je m'approche pour lire l'inscription figurant sur la fine chaîne en or qu'elle me montre. Une inscription y est gravée en écriture inversée. Je déchiffre facilement le prénom de Catherine. Mon autre double fait de même et je peux lire le même prénom écrit de manière identique. Est-ce une allusion à sainte Catherine que l'on fête en ce jour ? Comme si elles lisaient dans mes pensées, les deux Catherine me font signe de les suivre. Elles me prennent chacune par la main et m'entraînent dans un dédale de couloirs sombres. Elles se déplacent rapidement, nullement gênées par l'obscurité environnante. Deux quarts d'heure plus tard, nous nous arrêtons dans une sorte de petit cimetière. Une faible lueur, provenant de deux feux follets, éclaire une plaque de marbre sur laquelle on peut lire en italien et toujours à l'envers :

Catarina :

...1896

...1901

Catarina :

...1902

...1912

Je reste un moment perplexe. Puis il me revient à la mémoire de brèves allusions au passé de mon père que j'avais entendues dans ma jeunesse. Il était très pudique et parlait peu de lui-même. Mais, en enfant curieuse que j'étais, j'avais saisi des bribes des conversations d'adultes

et j'avais compris qu'il avait vu le jour en Italie, dans un petit village du Canavèse, une région montagneuse située au-dessus du Val d'Aoste. Trois sœurs étaient nées avant lui. La première, Maria, était morte à la naissance. La deuxième, Catherine était décédée à l'âge de cinq ans à cause d'une malformation cardiaque et la troisième, à laquelle on avait donné le prénom de la précédente, avait été emportée l'année de ses dix ans par une mystérieuse maladie que l'on nommait alors le croup. J'appris par la suite qu'il s'agissait de la diphtérie. Je crois deviner que ces deux jeunes filles ne sont autres que les deux sœurs de mon père mortes dans leur enfance. Mille questions me viennent alors à l'esprit. Pourquoi ces deux jeunes filles me ressemblent-elles trait pour trait ? Qu'attendent-elles de moi ? Pourquoi ces deux fantômes ne sont-ils pas restés figés à l'âge de leur décès. Pourquoi la petite Maria ne les a-t-elle pas accompagnées ? Pourquoi cet espace que je viens de franchir se comporte-t-il comme un univers quantique dans lequel on peut être mort et vivant tout à la fois. Les images multiples avec lesquelles nous jouions lorsque nous étions enfants étaient-elles celles de nos ancêtres auxquels nous redonnions une vie simultanément à la nôtre ? Tandis que je me pose toutes ces questions, les deux Catherine ont disparu. Une angoisse s'empare de moi. Comment retrouver mon chemin, seule dans ce sombre labyrinthe ? Ne sachant que faire, je m'approche d'une petite tombe au-dessus de laquelle flotte une minuscule flamme à la lueur de laquelle je déchiffre une inscription gravée dans le marbre :

Maria : 1895.

Le feu follet se met à vibrer plus fort et se déplace pour éclairer la paroi, dévoilant ainsi une issue que je n'avais pas remarquée. Sur le mur au-dessus de ce passage on peut lire en lettres phosphorescentes :

*prend bien garde de toujours suivre ton
chemin dans le sens des aiguilles d'une montre*

*prend bien garde de toujours suivre ton
chemin dans le sens des aiguilles d'une montre*

Ainsi, dans ce monde sombre au silence assourdissant, les êtres trouvent-ils le moyen de communiquer ! Je décide de suivre les consignes lumineuses. De toutes façons je n'ai pas d'autre choix. J'emprunte le couloir en prenant bien soin, à chaque carrefour, de choisir la branche de droite. J'ai la curieuse impression de tourner en rond mais je pense que dans cet étrange univers rien ne fonctionne comme de l'autre côté. Je finis par apercevoir le fin rai de lumière signalant enfin la sortie. Alors que je franchis le miroir je ressens comme une sécheresse dans la bouche. Toutes ces émotions ont dû me donner soif. J'ouvre le frigo et me saisis de la bouteille de jus de fruits de la passion, ma préférée ; à ma déception je ne lui trouve aucun goût ; elle doit être ouverte depuis trop longtemps.

Chapitre 7 : La cuisine de maman

Cette incursion de l'autre côté du miroir m'a fatiguée. Mais, avant d'aller me coucher je jette un coup d'œil dans le frigo. Un petit reste de soupe serait le bienvenu. Justement maman en a préparé un bol à mon intention avant de partir. Après l'avoir réchauffée, je m'attable, un livre ouvert bien calé sur une demi-baguette de pain. Absorbée par ma lecture, j'avale distraitement une première cuillerée de potage. À la deuxième cuillère, il me semble que quelque chose ne va pas. J'en goûte une troisième pour confirmer mon impression. Je ne sens rien. La soupe est parfaitement insipide. Ni poivre ni sel, pas plus de saveur de légumes que de parfum d'épices. Comme je l'ai déjà dit dans un livre précédent, ma mère

n'a aucun talent de cuisinière. Mais cette absence de goût est tout de même curieuse, car sa cuisine, quoique difficile à apprécier, n'est jamais fade. On peut, selon les jours, y trouver un parfum de brûlé, ou encore un léger goût de rance auquel on finit par s'habituer. Après avoir mangé les steaks qu'elle a commencé de faire cuire dès le milieu de la matinée et régulièrement arrosés de grands verres d'eau pour éviter qu'ils ne se dessèchent, après les avoir accompagnés de pâtes réchauffées dans une poêle emplies d'huile, on peut déguster en souriant n'importe quel mets qu'elle nous concocte avec amour. La bonne volonté ne lui manque pourtant pas. Lorsqu'elle est invitée elle n'hésite jamais à demander la recette d'un plat qu'elle a apprécié. Ainsi, après s'être régalée d'un simple biscuit chez ma sœur, elle en avait rapidement noté la composition.

— Au fait, maman, il faut aussi deux œufs.

Avait rajouté ma sœur, en constatant un oubli dans la liste des ingrédients. Le dimanche suivant sa belle-fille, (qui, de ce fait, est aussi ma belle-sœur) nous avait invitées à prendre le thé. Aux yeux de mon frère, sa femme, était auréolée d'une image de cuisinière hors pair. Pour se montrer à la hauteur de sa rivale, maman décida d'apporter le gâteau dont elle venait de noter la recette.

— Tu nous as fait une tarte aux abricots ?

S'exclama mon frère, admiratif. Il n'en croyait pas ses yeux.

— Mais non, ce ne sont pas des abricots, ce sont les œufs ! s'indigna maman.

Cette anecdote ne tarda pas à faire le tour de la famille. J'en souris encore toute seule, tout en prenant une orange dans la coupe de fruits posée sur le buffet. Décidément les fruits de maintenant n'ont aucun goût. C'est peut-être moi qui ne sens rien. J'ai dû m'enrhumer à ce stupide défilé des catherinettes. La tisane que je bois avant d'aller

me coucher me semble tout aussi insipide. Une nuit de sommeil réparatrice sera la bienvenue.

Chapitre 8 : Le petit déjeuner

Ma priorité, au réveil, a toujours été le petit déjeuner. Je suis incapable de quitter le monde de mes pensées nocturnes tant que je n'ai pas répondu à cette réclamation gargouillante de mon estomac, ni cédé à l'irrépressible besoin de mes papilles. Inutile de me parler avant, je ne vous entendrai pas et quand bien même, je ne comprendrai pas le sens de vos paroles. C'est pourquoi j'ai...

[...]

Non, cette histoire n'a pas de sens, ni gauche-droite, ni haut-bas ou recto-verso, pas plus que de sens tactile, gustatif, olfactif, visuel ou auditif. Elle ne connaît ni le sens giratoire ni celui des aiguilles d'une montre. Elle n'est que sens dessus dessous et réciproquement et ne possède aucun bon sens. N'y cherchez pas de sixième sens ou un quelconque sens caché mais contentez-vous de la parcourir dans tous les sens, y compris les sens interdits (s'il en est) si, malgré tout, vous pensez pouvoir découvrir ce sens caché, dans quelle direction comptez-vous orienter vos recherches ? Signification ? Orientation ? Sensation ?... Laissez-vous plutôt tranquillement porter.

"[...] Inexorablement attirée par ces images floues qui se meuvent lentement derrière le miroir, je m'approche pour effacer la buée du plat de la main. Malgré la chaleur qui règne dans l'appartement une sensation glaciale me fait frissonner. A chaque seconde la buée semble de plus en plus épaisse. Je frotte un peu plus fort ; la surface du miroir me paraît plus souple, on dirait qu'elle s'enfonce sous la pression de mes doigts. La brume qui s'est formée autour de ma main m'empêche de comprendre ce qui se passe. Subitement, ma main, puis mon bras sont happés de l'autre côté du miroir. [...]"

